



HAL
open science

Le mauvais élève

Vincent Bonniol, Catherine Marret, Sophie Pinazo, Jean-Jacques Bonniol

► **To cite this version:**

Vincent Bonniol, Catherine Marret, Sophie Pinazo, Jean-Jacques Bonniol. Le mauvais élève. Les Cahiers d'Education & Devenir , 2015. hal-01628601

HAL Id: hal-01628601

<https://amu.hal.science/hal-01628601>

Submitted on 2 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le mauvais élève

Vincent Bonniol, Catherine Marret, Sophie Pinazo, Jean-Jacques Bonniol

► **To cite this version:**

Vincent Bonniol, Catherine Marret, Sophie Pinazo, Jean-Jacques Bonniol. Le mauvais élève. Cahiers d'Éducation et Devenir, 2015. <hal-01628601>

HAL Id: hal-01628601

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01628601>

Submitted on 2 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une impossible définition

Le mauvais élève

Vincent Bonniol, Docteur en médecine, docteur en économétrie, maître de conférence en sciences de l'éducation.

Marie-Catherine Marret, Professeur d'anglais, principale de collège, académie d'Aix-Marseille.

Sophie Pinazo, Doctorante en sciences de l'éducation, Professeur des écoles, Directrice d'école.

Jean-Jacques Bonniol, Ancien mauvais élève, ancien professeur des universités, formateur et consultant.

INTRODUCTION

Nous avons tous connu un « mauvais élève » soit parce que nous avons été ce « mauvais élève » soit parce qu'il y en avait un dans notre classe, dans notre promotion : celui qui travaille mais ne réussit jamais dans aucune discipline (rapport à la norme) aucun point fort ou point faible, ou celui qui ne fait rien, pour celui-là, il nous semble normal qu'il ne réussisse pas. Et puis, celui qui est « mauvais élève » mais dont on ne sait pas vraiment pourquoi, c'est un ensemble d'indices souvent confus. Où est le mauvais élève ? Il attrape cette « appellation » dans une classe (selon la quantité de mauvais élèves, la classe devient alors « un mauvais millésime »), quel que soit son âge. Et il garde cette « étiquette » hors de la classe, dans la cours de récréation, en famille ou entre amis, et parfois pendant de nombreuses années. Qui le caractérise ainsi ? Lui même, "aidé" ou plutôt influencé par ses camarades de classe et sa famille qui, attentifs au discours de l'enseignant, repèrent vite qu'il est le « mauvais élève ». En tout cas la question du mauvais élève est centrale et originale. Centrale car la caractérisation du mauvais élève, une fois reconnue de part et d'autre de la classe, entre l'enseignant et les élèves, sera l'ulcère qui ne fera que s'étendre sans trouver de remède, sans remède possible même peut être, du moins tant que cette caractérisation perdurera. Un peu comme si tant que l'on nomme le malade par sa maladie il ne peut en guérir. Originale car contraire à la description habituelle des systèmes éducatifs, surtout francophone, centrée sur le bon élève, sachant que notre système est là pour le faire émerger, au nom de l'ascenseur social que plus personne n'attend vraiment car l'autre partie du système, la partie de la reproduction bien connue aujourd'hui, est là pour l'empêcher de fonctionner.

Qu'est-ce qu'un mauvais élève ? Un mauvais élève est un système vivant, donc complexe. Un bon élève aussi, sans doute, mais moins complexe en principe car parmi les interactions qui déterminent son identité et sa place dans le monde, il y a moins de paradoxes, de tensions entre mouvements incompatibles et néanmoins nécessaires. Ces interactions paradoxales peuvent concerner le système interne : les contradictions apparentes chez le mauvais élève ou le système externe : les rapports difficiles entre lui et son environnement, les enseignants bien sûr, mais aussi l'organisation sociale dans laquelle il fonctionne : la classe, les parents, les systèmes de norme en général qui régissent les démarches et les comportements des uns et des autres dans la société. La plupart du temps, le mauvais élève n'a pas décidé d'emblée d'être hors normes scolaires, même si par la suite, il arrive à actualiser son statut avec plus ou moins de résistance mais jamais en toute quiétude. En effet, il manque de

Qu'est-ce qu'un élève ?

Une impossible définition

confiance en lui pour ce qui concerne ses capacités à satisfaire les impératifs scolaires ; soit parce qu'il se sent impuissant, soit parce qu'il n'est pas motivé, il n'a pas envie d'investir son énergie pulsionnelle dans un domaine où il ne se reconnaît pas, tandis qu'il peut placer ailleurs son estime de soi à meilleur compte avec une probabilité de réussite bien plus avantageuse, lui semble-t-il. Il aimerait bien pourtant, avoir un peu la paix, ne pas être en butte à l'indifférence voire à la réprobation des pouvoirs qui lui font sentir que ce qu'il fait n'est pas bien. Mais ces pouvoirs il les disqualifie, répondant à leur manque d'intérêt par son propre manque d'intérêt qui peut devenir même une position de révolte. C'est la révolte du sujet qui doit se soumettre en exécutant, en écrivant ce que dit le dic-tateur dictant, qui doit appliquer les règles qui viennent d'ailleurs, qui doit lire ce que le pouvoir a écrit, ne jamais être l'auteur mais le mauvais acteur qui doit toujours se soumettre à ce texte, qui doit écrire c'est-à-dire copier ou recopier et trouver ce qui doit être conforme aux attentes du juge, qui doit compter des objets inintéressants ou des chiffres abstraits. Dès le début de la scolarité pour le mauvais élève c'est difficile à accepter, quand il a des choses à dire et même à dicter au monde, et des comptes à faire et à régler, quand il doit expier les fautes qu'il a commises alors qu'il n'y a juste qu'un écart à la norme, une erreur qui pourrait être exploitée, mais les conditions ne s'y prêtent pas : fautes de calcul, fautes d'orthographe, fautes de grammaire ; il est coupable. Qui est responsable des mauvais résultats et en amont qui est responsable des méthodes que le mauvais élève ne s'est pas appropriées, qu'il ne maîtrise pas ? Qui est responsable de son manque de motivation pour le travail scolaire, de son indifférence puis de sa révolte ? **Lui.**

Qu'est-ce qu'un élève ?

Lui, bien sûr, s'il n'utilise pas les observations, les appréciations, qui pourraient lui servir à avoir par la suite de meilleurs résultats, s'il n'est pas motivé, c'est bien lui qui est en cause. Personne ne peut prétendre inculquer une méthode à un autre, personne ne peut apprendre à la place d'un autre, personne ne peut motiver quelqu'un d'autre. Les parents essaient, généralement en pure perte. Les enseignants peuvent arriver à organiser les conditions pour que les élèves se motivent et apprennent et réussissent. Un enseignant est un organisateur de conditions favorables à la motivation des élèves, favorables aux apprentissages et à la réussite. Encore faut-il qu'il sache comment fonctionne la motivation, comment fonctionnent les apprentissages, et quelles sont les conditions de réussite. Heureusement c'est souvent la cas, mais surtout pour les bons élèves, moins souvent pour les mauvais élèves. Les professeurs ont été plus souvent de bons élèves que de mauvais élèves, hélas ! Car de ce fait ils ont tendance à s'adapter aux situations actuelles, donc d'une certaine façon à reproduire les conditions d'apprentissages qui leur ont convenu quand ils étaient élèves et leur ont permis de réussir. Pour un mauvais élève le déterminant majeur des conditions de ces apprentissages c'est le système d'évaluation, encore trop souvent système de contrôle majoritairement, bien que l'évaluation formative et formatrice fonctionne ici et là dans l'Éducation nationale depuis quarante ans et qu'elle ait fait ses preuves. En revanche la co-évaluation et le travail de groupe sont d'usage plus récent et beaucoup plus rare. Or la co-évaluation comme outil d'apprentissage, bien guidé par l'enseignant pour éviter dérives et règlements de compte, est une modalité éducative qui présente des avantages particuliers ; il n'est pas difficile que les co-évaluateurs, donc aussi les co-évalués, en tirent profit. Il en est de même du travail en groupe actuellement en vogue, à la condition qu'il s'agisse de groupes bien constitués, non de paquets d'élèves, et que le professeur connaisse le fonctionnement d'un groupe, les multiples pièges qui empêchent un groupe de bien fonctionner, et les conditions à mettre en place pour que chacun des membres de ce groupe en tire avantage et satisfaction ; c'est de la psychologie sociale et cela s'apprend. Pour cela il est nécessaire que l'enseignant devienne un formateur, car si les bons élèves ont besoin d'un bon enseignant, les mauvais élèves ont besoin de prendre pour apprendre, ils n'ont pas besoin qu'on leur donne. Or l'enseignant « donne un cours », comme

Une impossible définition

disent nombre de collègues étrangers, ou « fait un cours » et a le souci de faire le programme et de finir le programme, alors que le but est bien que ce soit les élèves qui s'approprient le programme pour réussir. Certains enseignants disent et font, à partir de leur bureau, au tableau, ce qu'ils souhaitent que les élèves disent et fassent.

Cela peut très bien convenir pour les bons élèves pour lesquels l'enseignant est un modèle possible, non pour les mauvais élèves, ils n'ont pas envie de ressembler à cet enseignant, de faire partie de ce couple enseignant-bon élève, c'est hors de leur portée pensent-ils, et les savoirs que l'enseignant essaie de leur faire utiliser ne les intéressent pas, ni pour plus tard, (plus tard c'est très loin dans le temps et très loin dans leur préoccupation), ni pour maintenant, ils n'en attendent aucune réussite donc aucune satisfaction. Les savoirs, c'est de moins en moins leur affaire dans le continuum du cur-sus. L'école c'est un mauvais temps à passer, source d'ennui et de désagréments et qui doit finir le plus vite possible : quel dommage !

Toutefois même en première approximation, on ne peut pas faire l'impasse de reconnaître qu'il existe au moins DEUX grands types de mauvais élèves : certes le tourmenté, le complexé, le révolté, celui "qui dit OUI avec le cœur quand il dit NON au professeur". Mais il y a aussi, celui qui n'est PAS complexe, le simple, celui qui est juste "dépassé". Ses référentiels ne suivent pas, il n'est pas armé, il est largué avant d'être rebelle, avant d'être complexe, même si peut-être il peut le devenir ensuite. C'est une phase durant laquelle il a tout lâché; peut-être parce qu'il n'a pas eu les moyens environnementaux de tenir le choc culturel, l'abstraction, la mémoire, la représentation mentale des attentes des enseignants, leur système d'évaluation...Celui-là, veut parfois y arriver, et il y met parfois beaucoup de bonne volonté et d'ardeur; mais cela ne suffit pas ! Les obstacles didactiques ? Peut-être, mais pas sûr. Sa méthode de travail ? Possible aussi mais pas certain. Sûrement des éléments plus enfouis encore dans sa façon d'être, de faire et de considérer les études, les matières, les cours, les exercices ... Cet élève, mauvais malgré lui, est celui que l'on rencontrera accroché à une filière où il est en échec. Où il restera en échec. Sinon on ne dira pas de lui que c'est « un mauvais élève ». La définition du mauvais élève se fait facilement : celui qui réussit c'est « le bon », qu'il travaille ou pas ! Peut-être même que, s'il réussit sans travailler, il est encore plus fort. Celui qui rate c'est « le mauvais », qu'il travaille ou pas. Peut-être même que s'il ne travaille ostensiblement pas c'est pire, du moins pour les enseignants qui n'arrivent pas à "l'accrocher". Mais moins pire pour ses proches, ou pour lui même, qui pourront tous se dire : "j'ai raté mais je n'avais rien foutu" ! On peut penser que celui qui travaille ostensiblement beaucoup et qui rate est le pire des mauvais : du moins pour lui même : "j'ai tout fait et si j'ai raté c'est que je ne pouvais pas y arriver : je ne suis donc pas bon (pour cela)". Les enseignants en tout cas se diront qu'ils ont fait de leur mieux en le faisant beaucoup travailler, mais que "malgré les efforts partagés de tous ..."

Donc on dira qu'un mauvais élève c'est avant tout, par définition, un élève qui produit un résultat décevant. Décevant pour lui, décevant pour le corps enseignant, décevant pour ses camarades, ses proches et sa famille. C'est donc au départ, en germe, le fruit d'un système d'évaluation. Car c'est ce système qui le désigne. C'est aussi un germe qui pousse sur un terreau adéquate : pas de terre fertile, pas de référentiel marquant ni d'attente forte dans le contexte familial. Pas de confiance, pas ou peu d'aide possible ou mise en place. Une certaine forme de passivité devant le système éducatif et son système d'évaluation. La reproduction classe toutes les classes. Et puis le système éducatif d'inspiration francophone est là pour sortir les bons élèves de la masse. Pas pour sortir les mauvais de la masse. Il y a donc droit, à ce titre, pour remplir cette fonction, a de la perte en ligne, un peu comme dans l'armée : c'est normal que tout le monde ne puisse pas suivre puisque le système est volontairement sélectif. "Tout le monde ne peut pas aller à polytechnique" entendra-t-on. Le mauvais élève est donc un produit du système et les systèmes d'évaluation sont des grilles pour les dénoncer et les identifier

Qu'est-ce qu'un élève ?

Une impossible définition

au plus vite. On est dans le cas où on utilise un thermomètre pour mesurer la température : les individus qui ont trop de température sont désignés comme ayant de la fièvre; ils sont donc malades : on doit les écarter des non malades et les laisser entre eux dans des espaces où ils ne reviendront pas avec les individus non fiévreux. Beaucoup de pays (notamment anglo-saxons) ont cassé ce thermo-mètre : ils ne mesurent pas la distance entre bons et mauvais élèves de la même façon. La sélection se fera bien plus tard, souvent à l'entrée à l'université. Le traitement du mauvais élève sera différent s'il est "mauvais complexe" ou s'il est "mauvais simple".

Comment les choses peuvent-elles évoluer ? Le temps de la scolarité ayant été globalement désa-gréable, le mauvais élève a de bonnes chances de trouver la suite plus agréable. Il peut même deve-nir bon, si les circonstances ne reproduisent pas l'environnement scolaire et la pédagogie tradition-nelle, il peut devenir bon après l'école, tout est affaire d'interactions avec l'environnement. Si ces interactions sont plus satisfaisantes, le système qu'il constitue peut fonctionner de manière plus apai-sée : les coordinations avec l'environnement, les coordinations externes, les circuits d'informations qui fonctionnent bien, peuvent rendre moins douloureuses et plus fécondes l'autoévaluation et l'i-mage de soi. La chance du mauvais élève c'est quand il n'est plus élève, et que ses lacunes ne sont plus un objet central d'évaluation contrôle. Mais paradoxalement le mauvais élève est une pépite et une ressource d'un intérêt irremplaçable pour l'école, le collège, le lycée.

Placé dans un système moins conservateur, où l'innovation, l'invention, et l'inventivité de l'équipe enseignante dépassent la crainte de l'inconnu, d'autres modalités pédagogiques peuvent offrir au mauvais élève de bonnes raisons de changer de regard sur lui-même, sur les enseignants, sur les savoirs. On pourra pour le mauvais élève complexe attendre la fin de la scolarité, s'il s'en sort avec un minimum de lacune et de démotivation, comme déjà évoqué. Pour le mauvais élève simple, cela sera peut-être plus difficile, plus complexe, plus politique aussi. Peut-être faudra-t-il accentuer les efforts sur les méthodes et sur l'environnement, ou même avoir une proposition plus holistique incluant thérapie familiale voir régime alimentaire contre quelques carences précoces. Accentuer les efforts sur l'environnement par exemple en facilitant, par une pédagogie par alternance intégrative, l'articula-tion entre les connaissances nouvellement acquises et les situations de la vie courante. Ainsi le mau-vais élève ne craindra plus les tensions entre les deux mondes qu'il fréquente : le monde dans lequel il vit et celui dans lequel il étudie, mais au contraire, il pourra nourrir ou enrichir de ses expériences son monde des études et de ses connaissances son monde du quotidien. Rendre ainsi les enseigne-ments proches des préoccupations du mauvais élève, c'est lui permettre de redonner du sens aux apprentissages.

Que faire concrètement dans nos EPLE ? Dans le face à face du cours, qu'il soit magistral ou magistral dialogué, le mauvais élève, qu'il soit simple ou complexe, interagit de deux manières que nous avons évoquées précédemment : il proteste pour exister malgré ses difficultés ou bien il se tait et s'enferme dans un mutisme qui permet ainsi à l'institution de l'oublier, jusqu'à ce qu'il faille lui trouver une orientation. Il est possible d'amener le mauvais élève à participer en variant les techniques d'ensei-gnement. Tous les enseignants qui pratiquent le travail de groupe - en maîtrisant le choix de la quali-té de celui-ci (homogène ou hétérogène selon la situation d'apprentissage) - ont observé des change-ments d'attitude parfois radicaux et inattendus chez certains « mauvais » élèves. En interaction avec le groupe, porté par ses pairs, guidé par des consignes précises, il peut se révéler à lui-même et se mettre au travail. Surtout si cette démarche est accompagnée d'une évaluation formative, qui mette à distance l'évaluation couperet de la note « qui compte dans la moyenne ».

La participation du mauvais élève passe aussi et surtout par une phase de mise en confiance en lui permettant d'avoir le sentiment de s'être réapproprié quelques savoir-faire et qu'après tout, il n'est pas si nul. Cela ne peut se faire sans le concours des adultes qui l'entourent, et donc de moments de

Qu'est-ce qu'un élève ?

Une impossible définition

« côte à côte pédagogiques » soit au sein des cours, soit lors d'aide aux devoirs, soit encore lors d'entretiens pour un bilan évaluatif où l'auto-évaluation accompagnée peut avoir sa place. Redonner confiance à un mauvais élève est un processus délicat, comme une convalescence, d'autant plus qu'hormis son sentiment de nullité, il a souvent du mal à identifier ses points forts et ses points faibles, les compétences acquises et celles qui lui font défaut. La cause en revient à la classique évaluation sommative, qui se contente souvent d'une addition (dans le meilleur des cas) des connaissances acquises, parfois des compétences (lors d'une rédaction par exemple), mais sans donner un détail des attendus pour que la performance soit la meilleure possible. Le professeur sait (parfois intuitivement) pourquoi la copie vaut 8/20, l'élève pas toujours, voire pas souvent.

L'introduction de la notion de compétences depuis 2005, avec l'apparition du socle commun de compétences et de connaissance dans la loi d'orientation et de programmation de l'école, a amené les équipes pédagogiques à une réflexion sur l'évaluation des performances de leurs élèves. Des expérimentations de classe « sans notes » ou de classes « à évaluation par compétences » ont vu le jour un peu partout en France (plus de 500 établissements concernés) et ont poussé les enseignants à informer clairement l'élève de ce qu'il apprenait (à faire) et ce sur quoi il allait être évalué. Tous les élèves y trouvent leur compte, qu'ils soient « mauvais », « moyens » ou « bons », selon la terminologie en usage. L'enseignant pointe avec précision ses erreurs (et non plus ses fautes), invite parfois l'élève à pratiquer l'auto-évaluation pour l'amener à identifier son erreur, et à expliquer pourquoi il a fait faux, et selon le type de production, met en place une seconde évaluation pour lui permettre de confirmer ses progrès. Les élèves ont ainsi le droit à une seconde chance.

L'auto-évaluation ne s'apprend pas en un jour. Même si le mauvais élève a sa dignité comme tout un chacun et n'aime pas se sentir dévalorisé, il n'est pas facile de s'autoévaluer. Cela demande une prise de risque, cela oblige à sortir d'une attitude de passivité (« le professeur sait mieux que moi ») et d'une forme de paresse intellectuelle (obligation d'analyser, de chercher à comprendre son propre mode de fonctionnement). L'auto-analyse est une proposition d'une autre relation maître/élève ou sa-voir/pouvoir. Elle aide pourtant au développement de l'autonomie, elle permet à l'élève de pouvoir dire ce qu'il sait faire et ses marges de progrès et lui donne ainsi une forme de liberté et de pouvoir, en lien avec une connaissance de soi mieux maîtrisée.

Les enseignants peuvent-ils s'improviser meneurs d'entretiens d'auto-évaluation ? Savent-ils construire les outils nécessaires pour l'auto-évaluation ? Pour l'évaluation des compétences ? Oui et non. La formation des enseignants, celle qui fut proposée dans les IUFM (nous manquons du recul nécessaire sur ce qui se passe en ESPE) n'a pas été axée sur les différentes formes d'évaluation au service des apprentissages ni sur la docimologie.

De plus, chaque élève possède une forme d'intelligence, utilise un processus d'apprentissage pas forcément le même que celui du voisin. Comment enseigne-t-on ? Comment apprend-on ? Comment mesure-t-on que les choix pédagogiques faits ont été efficaces pour aider les différents types d'élèves présents dans chaque classe ? La question de l'évaluation des résultats est rarement posée et c'est sans doute pour cela que les mauvais élèves sont finalement tolérés. Car évaluer les pratiques implique forcément remise en question et recherche d'amélioration. Les établissements scolaires qui expérimentent actuellement ont souvent eu recours à l'aide de chercheurs en sciences de l'éducation, pour construire avec eux des outils d'évaluation qui permettent d'identifier si ce qui est fait est intéressant pour les élèves et d'expérimenter de nouvelles méthodes. C'est à cette condition là que l'établissement apprenant existe : chacun de ses membres, enseignants comme élèves, est en situation d'apprentissage avec sa phase de tâtonnement, de réalisation, et puis d'évaluation des résultats, dans un climat sécurisant et qui autorise l'erreur, instauré par le regard extérieur du chercheur ou de l'inspecteur référent.

Qu'est-ce qu'un élève ?

Une impossible définition

Le projet du nouveau collège propose aux élèves des enseignements pratiques interdisciplinaires (EPI) avec une production à clé et une évaluation orale. Nous avons souvent constaté que des élèves peu scolaires, et donc parfois étiquetés « mauvais élèves », sont - pour les raisons citées plus haut - plus motivés et plus à l'aise avec de la pédagogie de projet ainsi qu'à une prise de parole à l'oral. Mais si l'établissement souhaite que ces moments d'apprentissages ne soient pas un gadget pédagogique où seuls les bons élèves réussiraient véritablement, ces EPI seront l'occasion de développer l'accompagnement en amont des « mauvais » élèves, grâce à l'évaluation formative, voire formatrice, portée par une volonté clairement identifiée de faire en sorte que l'école soit active et efficace pour les élèves qui ont le plus besoin d'elle.

CONCLUSION

Les expériences actuelles montrent que d'autres capacités peuvent se développer, nouvelles ou présentées différemment, que le mauvais élève va utiliser sans rapport avec son statut initial, parce que de nouvelles modalités pédagogiques sont installées par l'équipe enseignante. En particulier l'évaluation, cœur et moteur des apprentissages est reconnue et appréciée par les élèves, même les plus fragiles, même les plus faibles, même les mauvais. Encore faut-il que les enseignants en aient envie, y trouvent un intérêt, apprennent ce qui manque à leur formation initiale et qui leur est nécessaire pour innover, pour la réussite des élèves donc pour leur propre réussite. Mais l'évaluation est considérée par le mauvais élève comme un jugement péremptoire : ce n'est pas ce qu'il fait qui est jugé c'est lui qui n'est pas bon. La note attribuée porte sur les résultats et sur la méthode ou le manque de méthode, elle fait un peu mal, mais il peut s'y faire, l'appréciation est déjà plus blessante : elle porte souvent sur lui : « aucun effort », « ne travaille pas » « manque d'attention ». Il y a encore pire que l'appréciation, il y a le regard. Le regard qui est porté avec complaisance sur le bon élève, à côté, et qui passe sur le mauvais élève transparent et annihilé par l'indifférence qui marque la différence. L'évaluation contrôle pourrait être réservée aux examens et encore ! Pour un formateur, pour un enseignant, l'évaluation doit être un moteur des apprentissages, dont tout élève a besoin pour éviter le rejet du travail associé au jugement. La co-évaluation dans un travail de groupe est d'usage plus récent et beaucoup plus rare. Apprenons, innovons, installons les conditions de réussite. Apprenons, innovons, réussissons !

Qu'est-ce qu'un élève ?

